

La vie flottante : une pensée de la création de Louise Warren

Marie-Paule Grimaldi

Numéro 257, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grimaldi, M.-P. (2016). Compte rendu de [*La vie flottante : une pensée de la création* de Louise Warren]. *Spirale*, (257), 13–14.

Traversée de la pensée créatrice

Par Marie-Paule Grimaldi

LA VIE FLOTTANTE : UNE PENSÉE DE LA CRÉATION

de Louise Warren

Éditions du Noroît, 2015, 174 p.

Écrire sur le poème depuis le poème, sur la création depuis son émergence, poser la réflexion sur ce seuil, dans le passage où la pensée devient poème, et voir le poème arriver : le nouvel essai de Louise Warren s'échafaude entre audace et délicatesse. « *Le fragment, comme une carte, prend la mesure du territoire.* » Or c'est une carte intuitive qui nous est offerte, le livre en lui-même nous faisant vivre l'expérience de l'espace de la pensée, qui sans cesse circule. Tracer par les mots le territoire de l'écriture, ce lieu bâti de la rencontre entre soi et le monde, fait d'échos et de résonances avec les paysages, les demeures et les corps, est une entreprise que la souplesse et l'attention inhérentes au flottement épousent avec grâce. Avec *La vie flottante : Une pensée de la création*, Warren pousse la réflexion dans tout ce qu'elle a de sensible, puisqu'il s'agit de faire éprouver la sensation de l'écriture du poème, ou plutôt de la pensée du poème, et d'une vie qui lui est consacrée.

Poète et essayiste, Louise Warren s'investit entièrement dans l'écriture depuis 1984, au sens propre comme au figuré : son parcours particulièrement prolifique, tracé de 16 recueils, 9 essais, 2 récits et 15 livres d'artistes ou microéditions, porte les traits d'une longue tension entre les questions de la présence et de la

forme, et de l'écriture en formation. Si elle en arrive au flottement, c'est par une profonde et longue plongée dans le geste d'écrire. Depuis son premier essai, *Interroger l'intensité* (1999), Warren a tenté de dévoiler à la fois l'état et le mouvement de son écriture, collant sa pensée à l'état poétique tout en semblant la garder distincte du poème lui-même, bien que de puissants aphorismes jaillissent de son avant-dernier essai, *Apparitions. Inventaire de l'atelier* (2012). En choisissant cette fois une forme hybride où alternent fragments et poèmes, elle ne nous raconte pas l'écriture, mais nous fait sans cesse tomber en poésie.

« *Pratiquer la poésie et l'essai, être une adepte du flou, des ombres et du vent, c'est vivre et passer.* » Sans tenter de fixer l'écriture dans des paradigmes didactiques, *La vie flottante* l'accompagne, l'apprivoise, son propos déployé en fragments comme autant de points lumineux éclairant l'exercice. L'essai est libre, performatif, intuitif, son « *intelligence est celle de la poésie, elle avance par pressentiments, sursauts, glissements* ». Warren parcourt l'intimité de sa pensée, premier atelier du poème, à travers ses déambulations réelles et imaginaires, dans les voyages et le contact avec le corps, autant que par le désir, le souvenir et le deuil, dévoilant ainsi sa relation au poème.

La vie flottante est cette relation, l'immersion en elle, alors que la poésie s'empare des lieux contemplés dans lesquels la pensée de la poète ne cesse de se promener dans des allers-retours où les éléments reviennent, revisités, agencés par de nouveaux réseautages chorégraphiés sur le papier.

Flotter, filer le courant du poème et de sa pensée

Pour celle qui souhaite « *créer des alliances avec la lumière* » et qui œuvre aussi à la « *construction du silence* », la forme et le mouvement sont complémentaires dans la création : « *Retraite et ouverture.* » Avec *La vie flottante*, elle opère « *une circulation qui libère de la fixité* » par le fragment et l'hybridité du style. Dans les trois sections – « *Les signes* », « *L'architecture du scintillement* » et « *Les tiroirs du corps* » –, les fragments qui répondent à un thème s'entrelacent à des suites poétiques, et c'est leur interrelation qui donne vie à l'essai. S'ils viennent certainement illustrer la réflexion, les poèmes participent également eux-mêmes au « *tressage de la pensée* », de même que les fragments ne sont pas que des notes exposées, mais sont un « *point d'appui dans cette action de regarder, d'imaginer, de conclure* ». Toutefois, les fragments sont si saccadés, et les thèmes en apparence si éclatés, qu'il faut prendre un

certain recul dans la lecture pour voir l'architecture du livre apparaître. C'est sa traversée, par la lecture et son mouvement propre, qui en donne la compréhension, qui éclaire la succession d'échos qui fait sa structure.

Dans cet essai, tout est canal, lien. Par exemple, tout simplement, le vent rapporté de l'Oregon se retrouve dans la suite *Murale de neige au dos de la mer* qui suit son évocation. Mais ailleurs, les réseaux du livre gagnent aussi en teneur et en complexité. Après avoir adressé une ode funèbre à sa mère par un long poème, elle descend à la source de celui-ci grâce à l'image du nénuphar, poussé des profondeurs, « *lié à l'intérieur et à l'extérieur* ». Elle revient beaucoup plus loin à ce poème placé dans les premières pages de l'essai, alors qu'elle retourne à Grenade, où il est né, remarquant alors « *que la forme de [s]on poème avait emprunté instinctivement celle du chemin* » El Paseo de los Tristes, qui lui a aussi donné son nom. Le poème *in situ* est donc indissociable du lieu et de son souvenir, du deuil qui habitait alors le corps, du dialogue qu'il effectue avec l'absence. La force de cette forme façonnée en passage est de témoigner ainsi des mutations qu'effectue la pensée créatrice jusqu'au poème, mais également des mutations qui sont la forme de la pensée elle-même.

L'écriture est lieu de conscience, et tout ce vers quoi la conscience peut se tourner est possibilité pour l'image ou le souffle poétique. Celle de l'auteure est constamment à l'écoute de ce que l'expérience du monde peut lui offrir. L'idée seule d'une résidence d'écriture au Portugal donne matière à plusieurs pages, la poète se défenestrant, par l'écriture, vers le projet de l'écriture. La sensualité du corps et du désir se retrouve dans une blouse désormais trop juste, la fatigue et les doutes sont approchés comme « *un étrange sous-bois* ». L'insomnie « *représente une halte pour se livrer à de nouveaux assemblages ou*

vagabonder », les ratures d'un texte, des interstices par où « *entrent la nuit, l'attente, de nouveaux liens* ». Warren nous parle d'une enfance à dormir dans le passage de la maison familiale, exposée à tout bruit, tout mouvement. Ce lieu de circulation est le premier d'où émerge sa pensée : « *De cet espace sans lieu, de ce pont bruyant et instable au-dessus d'une rivière de chaleur, j'ai construit un lieu à l'écoute de tout. Une écriture.* » Mais de cette extrême ouverture jaillit en contrepoint la nécessité de dire : « *J'existe* », de prendre forme, et le poème constitue cette manifestation de l'être propre à Warren, « *une manière de se donner à l'espace* ».

Se glisser dans l'échafaudage du flottement

Warren a en fait construit pour le lecteur un complexe journal d'écriture où l'on voit la pensée devenir poème et vice-versa, un parcours où chaque pièce vient révéler l'édifice de la création, lieu d'incessante activité, de danse, de trajectoires. « *Le poème est la maison de l'être en mouvement.* » Après avoir exploré en fragments son rapport aux demeures, elle habite ce thème par la poésie dans « *Pan 182* » : « *Encercler les ensembles, les craquements, les grincements, les fourmis. Plâtre tombé. Émotion des lieux désaffectés. Transfert de l'objet. Une cave donne forme aux souvenirs. Moments de saisissement qui attestent notre présence. Les reliques de ces trajets construisent une pensée.* » Or « *la pensée n'est que vastitude* », « *aussi immense que la nuit* », et il s'agit par l'écriture d'être juste face au vertige, à la verticalité et à l'intuitif. L'auteure s'en abstrait afin d'effectuer le contact avec son réel, puis revient à elle, pour offrir à la pensée des laboratoires, des voyages, des lieux, cadres et couloirs, « *des murs en quelque sorte* ».

Si l'essai rassemble, agence et collectionne la pensée, il ne la divise pas pour autant selon les genres,

ce qui, pour Warren, reviendrait à « *diviser la poussière* ». Elle sait que, empruntant le chemin d'une profonde sensibilité où la poésie, l'imaginaire et l'expérience façonnent la réflexion dans une liberté assumée, sa pratique de l'essai est marginale, frôle l'insaisissable et innove. Elle nous invite à la rejoindre alors que ses « *essais demandent toujours plus d'amplitude et se creusent en une infinité de réseaux, de collection, à l'image du corps. La littérature doit tirer profit de ce large spectre et continuer de se décroisonner. Matériaux mixtes du XXI^e siècle* ». Elle écrit encore : « *La forme est un lieu qui absorbe la matière* », et celle de *La vie flottante* est diffuse comme la lumière, et pourtant lie la pensée au poème, est le corps de ce lien. Un corps fait d'assemblages disparates mais essentiels les uns aux autres, comme autant d'organes, un corps échographié. « *Quand le fragment s'arrête, quand la composition est terminée, tout se solidifie* », mais ici l'écriture est aussi la sonde qui explore sa propre matière, l'enrobe, la révèle.

Le flottement que propose Louise Warren, certes porteur d'un savoir, n'est pas une illumination, il est geste, déplacement, travail tangible. L'essai ne nous offre pas une idée de l'écriture, encore moins une mystification du geste d'écrire, mais un accès aux espaces concrets, physiques, de la création, de l'instant poétique. L'élan créateur est à l'échelle de soi, jaillit du contact avec la matière qu'il ne s'agit ni de transcender ni de pénétrer, mais d'appréhender, et avec laquelle dialoguer : par une attention soutenue, « *éprouver la matière* » et sa « *présence devant elle* ». Avec les moyens qui lui sont propres, avec la sensibilité et l'intensité qui la caractérisent, Louise Warren offre son livre pour recueillir cette profondeur, cette élévation, se place en état de flottaison et traverse les deux, et par sa voix nous y transporte, puisque « *écrire, comme voyager, implique une pratique de l'espace* ». ■